

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 52

Artikel: Mademoiselle Colibri : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mes lecteurs, elle a du moins celui d'être exactement véridique.

L. D.

Onna motse dè malheu.

Napoléon, pas pi tant l'homo à l'Ugénie, mâ surtot lo villio, cé à la Joséphine, a rudo z'ao z'u fé dè mau pè lo mondo avoué sè guerrès. N'est pas li que tapàvè, se vo volliâi, kâ n'è jamé z'ao z'u oïu derè que l'aussè pi teri on coup dè carabina; et ne sé pas pi se fasâi partiâ de n'abayi et ni se l'a z'u étâ à n'on prix franc. Mâ se n'est pas li que tapàvè, l'eïnmourdzivè lè nièses, et se n'a ni tiâ, ni robâ, ni met lo fû li mémo, l'eïn a tot parâi étâ la causa, et se l'étâi on homo, dâi avâi z'u su la concheince la moo dè bin dâi bravès dzeins que sè tsapliâvont maugrà leu.

Eh bin, clia motse dont vo vu racontâ n'histoire, n'étâi portant pas asse terribliâ què Napoléon, na! mâ tot parâi, coumeint li, l'a étâ la causa de 'na trevougna dâo diablo eintrè dou brâvo citoyeins, que ne demandâvont pas mî què dè vivrè ein pé, et que sè sont adé câyi du adon.

Dzegnolet, ion dè clia citoyeins, avâi fé cognesance à 'na danse dè bounan ovoué la felhie à Guegnelitre et cein amenâ 'na frequentachon. Dzegnolet eut l'eïntrâie dè la mâison et bintout fîront babelhi lo menistrè. Quand la balla demeindze fut passâie et lè z'anoncès criâies trâi iadzo, lo dzo de la noce arrevâ. Ma fâi coumeinciront dzâ dè boune hâora à royaumâ et quand faille allâ ao motj, Guegnelitre avâi dza on boquet tserdzi. Quand lo menistrè fe dein la chère et que l'eut coumeinci lo mariadzo, que Dzegnolet étâi solet ao premi banc avoué sa Dzegnoletta à veni, vouaiquie-te pas 'na peste dè motse que sè vint posâ su sa frimousse. L'avâi bio sécâorè la teta po la fere parti, pas petout via, le revegnâi lo gatolhi su lo cotson, dein lè z'orolhiès, su lè djoutès, que cein eimbétavè ce pourro Dzenolet qu'avâi lè mans djeintès et que n'ousâvè pas se grattâ iô cein lo démedzivè. A la fin, clia route dè motse sè vint posâ ao fin bet dè son naz. L'étâi lo momeint iô lo menistrè desâi: Vous, Jean-Marc-Abran-Jérémie Gignolet, consentez-vous à prendre pour femme Françoise-Marienne-Dorothée Guignelitre, et promettez-vous de l'aimer et de.... Ma fâi, à cé momeint quie et dévant que lo menistrè ein aussè pu mé derè, Dzegnolet, furieux contrè la motse, eimbriè son bré po l'accrotsi; mâ l'eimbriè tant foo que ne pao pas sè rateni et sein lo volliâi, zzzdo! va bailli 'na ramenaie dâo tonaire à sa mîa qu'étâi decoutè li, que la pourra lurenâ, que ne s'atteindâi diéro à ce pétâ, sè mette à sicliâ et à remâofâ sein savâi cein que cein volliâvè à derè. Ora vo peinsâ cein que l'arrevâ, et l'escandale que cein fe: lo menistrè eut lo subliet copâ; lo père Guegnelitre, qu'étâi ao sécond banc et qu'avâi la teta près dâo bounet quand l'étâi on pou allumâ, crâi que l'est on affront et on mépris qu'on fâ à sa felhie, châtôt su Dzegnolet et tandi que lè fennès vont soigni et

consolâ l'épâose que dzemottè su lo banc, l'ami dè noce, le caporat Friquiette, que vâo reveindzi Dzegnolet, eimpougne Guegnelitre pè lo cotson et lo trainè frou et tot lo mondo soo dè l'église. On iadzo que dévant, sè rechâotont dessus ein sè traiteint dè banqueroutiers et dè chalvairieins et sont bintout ti appondus, que cein baillâ on brelan dâo diablo, et adieu la noce, kâ quand sè furent prâo taupâ, sè ramassiront avoué lè bugnes cabossi, lè z'haillons dégrussi, lè ge potsi et ti vouinnâ coumeint dâi tsins. Ma fâi lo mariadzo ratâ; Guegnelitre ne vollie rein crairè dè la motse, ni mé ourè parlâ dè bailli sa felhie à n'on coo que n'atteindâi pas pi d'êtrè mariâ po la rôssi, et restiront brouilli à moo. Et vouaiquie coumeint n'affèrè dè rein, onna motse, a portant étâ la causa dè tota l'histoire que vigno dè vo contâ.

3

Mademoiselle Colibri.

La jeune fille était occupée dans la boutique à émietter aux oiseaux le repas du matin lorsqu'on vint l'avertir que son père adoptif la mandait. Un terrible pressentiment la saisit au cœur. Ce fut d'un pas tremblant qu'elle gravit les degrés qui conduisaient à la chambre de M. Pamphile. Le médecin l'attendait sur le seuil.

— Ma chère enfant, lui dit-il, votre oncle désire vous entretenir quelques minutes; je vous laisse avec lui. Soyez forte, et souvenez-vous que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur confiance.

Ce début solennel n'était pas fait pour rassurer M^{lle} Colibri. Elle courut au malade et l'embrassa avec effusion. Puis, muette, déchirée par l'angoisse, elle attendit qu'il lui parlât. Il la regarda quelques instants, avec une tendresse indicible, comme un avaré qui contemple pour la dernière fois son trésor, comme une mère qui admire, dans le berceau, son enfant premier né; puis, d'une voix affaiblie:

— Nous avons à parler affaires, lui dit-il, en s'efforçant de sourire, voilà pourquoi je t'ai dérangée.

L'enfant ne répondit rien; elle craignait de comprendre; son regard inquiet interrogeait M. Pamphile.

— Notre commerce est florissant, reprit celui-ci; tu es maintenant au courant de tout; tu sais les soins divers qu'exige chaque espèce d'oiseaux: tu connais mieux que moi les goûts et les caprices de chaque pratique. De ce côté, je n'ai donc rien à t'apprendre.

— Où voulez-vous en venir?

— Mais voici l'important; le gain que j'ai réalisé depuis que j'habite cette maison se monte à soixante mille livres que j'ai déposées en ton nom chez M^e Mazon, notaire près du Châtelet. Cette somme servira pour ta dot lorsque tu te marieras.

— Pourquoi donc me dites-vous ces choses, mon père? demanda M^{lle} Colibri, qui éclata en sanglots.

— Pauvre chère âme, fit l'oiselier, ne t'afflige par ainsi; ne t'ai-je pas prévenue que le médecin m'a ordonné de quitter Paris?

— Eh bien! ne suis-je pas du voyage?

— C'est impossible, répondit M. Pamphile en se détournant pour cacher de grosses larmes qui roulaient sur ses joues amaigries.

— Eh! quoi, vous m'allez laisser seule ici?

— Il le faut...

— Non, je ne vous quitterai pas; ne l'espérez point, je vous suivrai partout, fût-ce au bout du monde. Qui donc prendrait soin de vous? qui donc vous aimerait si je n'étais pas là? qui donc vous disputerait à la maladie, qui saurait comme moi rendre la santé à votre corps et la joie à votre cœur?

— Nous verrons, dit M. Pamphile en la baisant au

front; rien n'est irrévocablement décidé, ma charmante Colibri. Mais comme il est bon de tout prévoir, j'ai voulu te mettre au courant de mes affaires, pour les cas où une séparation prochaine deviendrait inévitable... Encore un mot: quand je ne serai plus là, je te recommande mon perroquet favori; tu sais, celui qui répète toujours: « Réviens vite, beau capitaine! » Prends-en bien soin.

— Je le promets. Il vous rappelle sans doute quelques souvenirs d'autrefois?

— Oui, je l'ai rapporté des Antilles; il appartenait à ta mère. La phrase qu'il répète, c'est ta mère qui la lui a apprise lorsque ton père absent faisait la course sur le vaisseau qu'il commandait au nom du roi.

— J'aurai soin de lui comme d'une relique: il me sera doublement sacré, répondit l'enfant.

La fin de la journée se passa sans autre incident. Le lendemain, un peu de mieux se manifesta dans l'état du malade, qui se reprit à espérer. Mais, hélas! cette illusion fut de courte durée; la maladie, un instant vaincue par la science du médecin, reprit bientôt le dessus; M. Pamphile alla s'affaiblissant de jour en jour, et tout espoir de guérison s'évanouit. Le médecin avertit la jeune fille, avec tous les ménagements que lui suggéra sa délicatesse, de l'état désespéré où se trouvait réduit celui qui depuis si longtemps lui servait de père.

Son désespoir fut immense comme l'affection qu'elle portait à M. Pamphile. Il ne se traduisit point en cris bruyants, en flots de larmes: ce fut un désespoir morne et concentré.

Rivée au lit du moribond, droite, immobile, pâle comme la statue de la douleur, elle le contemplait avec des yeux hagards, obéissant comme un automate aux désirs qu'il pouvait encore exprimer.

Un tel spectacle eût attendri la Mort elle-même, si la Mort pouvait se laisser attendrir. Mais elle est, hélas! impitoyable. L'oiselier expira dans la nuit. Avant de rendre le dernier soupir il détacha de son cou un médaillon, et le tendant à Virginie:

— Prends, dit-il d'une voix qu'on entendait à peine, c'est le portrait de ta mère.

Ce furent les dernières paroles que prononça Armand de Montgradon, l'un des plus riches propriétaires des Antilles françaises, devenu, par les vicissitudes du sort, oiselier sur le quai de la Mégisserie.

Aux termes du testament déposé chez M^e Mazon, notaire, M^{lle} Colibri fut mise en possession de la boutique et des soixante mille livres qui composaient la fortune de M. Pamphile.

(A suivre.)

Un habitant de la rue du Pré rentrait tranquillement chez lui à 4 heures du matin. Il fut abordé, à quelques pas de sa demeure, par un pochard qui, mettant son chapeau à la main, lui dit:

— Pardon, Monsieur, est-ce que vous savez siffler?

— Mais oui... un peu... sans cependant avoir fait des études spéciales.

— Vous pouvez me rendre un service. Je demeure là... au deuxième étage... Quand je rentre tard, je siffle la *Valse des roses*, et ma femme me jette la clef par la fenêtre. Ce soir, j'ai bu un peu trop de bière, j'ai la langue épaisse... et je ne puis siffler.

— Qu'à cela ne tienne. La *Valse des roses*? Voilà! Et il se mit à siffler sous la fenêtre.

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit, et il reçut sur la tête le contenu d'un vase qui voit rarement le jour. En même temps, une femme criait:

— Voilà pour toi, animal! ça t'apprendra à rentrer à des heures pareilles!

Un bien triste signe des temps à Berlin, se trouve dans l'effrayante quantité d'annonces par lesquelles on offre des enfants à donner. Ces annonces se lisent par douzaine chaque jour, mais la plus étrange qui ait encore paru dans le genre, c'est celle que publiait l'autre jour une des feuilles les plus répandues de la capitale du pays des milliards, où une veuve offrait de céder ses quatre enfants, *faute de place*... Comme pour un meuble!

Professeur. — Vous désirez, jeune homme, avoir un témoignage de moi, mais je ne me rappelle pas du tout de vous avoir vu à mes cours.

Etudiant. — Excusez, M. le professeur, vous me confondez sans doute avec un autre étudiant qui me ressemble beaucoup et qui n'est jamais venu à vos cours.

— Ah! cela se peut bien, fit le professeur, et il signa le témoignage d'assiduité.

Parmi les nombreuses annonces de notre Supplément, — qui, du reste, ont toutes leur intérêt, — nous remarquons celle de M. Dégallier. Ornée d'une charmante vignette, elle attire à juste titre l'attention, à cette époque de l'année, sur son bel assortiment d'articles de bijouterie et d'orfèvrerie, ainsi que sur son grand choix de montres, offrant depuis le chronomètre et les pièces les plus compliquées jusqu'aux montres les plus simples. La vignette dont nous parlons indique, sur plusieurs cadrans arrangés avec goût, l'heure des principales villes du monde, lorsqu'il est midi à Berne.

Est-il quelque chose de plus désagréable, lorsqu'on rentre chez soi de nuit, que d'être obligé de chercher à tâtons sa bougie et ses allumettes, au risque de casser ou renverser les objets voisins... M. Jounnot-Perret, fabricant à Faoag, vient de remédier à ces inconvénients par les jolis articles lumineux qu'il annonce dans notre Supplément, dignes d'être offerts comme d'utiles et de charmants cadeaux d'étrennes. Nous en avons fait nous-même l'expérience depuis quelques mois et nous avons pu constater que la lumière qu'ils projettent dans l'obscurité n'a pas diminué d'éclat, bien au contraire. Le bougeoir, entre autres, est très gracieux et surtout très pratique par la place réservée, dans sa tige, à la boîte d'allumettes, qui se trouve ainsi toujours sous la main.

PAPETERIE L. MONNET, Pépinet, 3, Lausanne. — Joli choix d'articles pour étrennes: buvards, albums photographiques, porte-feuilles, porte-monnaies; albums de vues suisses, livres illustrés pour la jeunesse, sacs et boîtes d'écoles. — Papeteries; essuie-plumes, étuis de crayons Faber, boîtes de couleurs, etc. — Cartes de fêtes, de félicitations et de visite. — Agendas de poche et de bureaux.

THÉÂTRE. — Dimanche 25 décembre: *Relâche*. — Jeudi 29, 2^{me} début de M. Tersant, jeune 1^{er} rôle du théâtre du Gymnase, *Les Petites mains*, comédie en 3 actes. — *L'Étincelle*, comédie de M. Pailleron.

Nous venons de mettre à la poste une bonne partie des brochures de Favoy et Grognez destinées aux souscripteurs, qui sont servis les premiers. — L'expédition sera promptement terminée.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}